LE RÊVE D'UN HOMME DE BIEN,

Adressé aux illustres Représentans de la Nation Françoise, ouvrage où l'on indique la véritable cause du mal moral, ainsi que ce qui doit arriver de la révolution présente.

PAR M. TRI***. *ancien Gendarme.*

Felix, qui potuit rerum cognoscere causas!

1789.

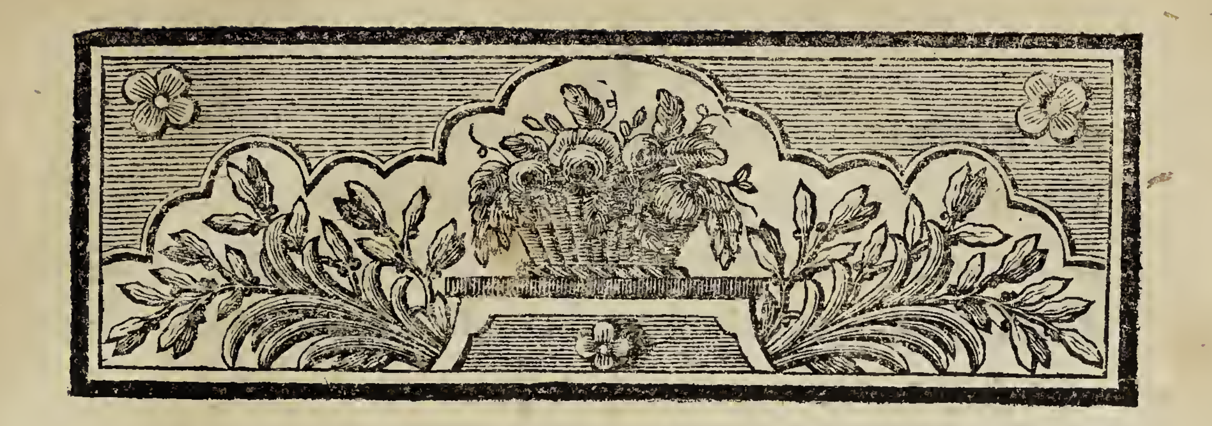
569.

AVERTISSEMENT.

On trouvera à la ſuite des deux cents premiers exemplaires de cette brochure, une petite feuille imprimée quelques jours après la réunion des Trois-Ordres; elle eſt intitulée le Pot-au-Feu renverſé, *ou* Lettre d'une Femme de l'Ordre des Entretenues, à quelques autres impures de ſon eſpece. *Une inattention de ma part à ne la point faire ſigner d'un Imprimeur ou d'un Libraire, eſt cauſe que je n'ai pu l'expoſer en vente.*

Nota. Le *Rêve d'un homme de bien* ſe vend chez Prudhomme, rue Jacob, au Bureau des Révolutions de Paris. N°. 28.

Et chez Mme. Vaufleuri, Jardin du Palais-Royal, Pavillon 2.



LE RÊVE
D'UN
HOMME DE BIEN (1)

AUX ILLUSTRES REPRÉSENTANS DE LA NATION.

JE ſortois de lire tout ce qui avoit trait à la révolution préſente ; fatigué de ma lecture, & la tête remplie des *mots* de liberté, de bonheur ſocial, de conſtitution, d'égalité civile, de gouvernement deſpotique, monarchique, ariſtocratique, démocratique &c. je m'endormis. Ce ſommeil

(1) Tout le monde ſait le mot du Duc Régent, lorſque l'Abbé de S. Pierre lui préſenta un jour un de ſes ouvrages de politique.

me procura un rêve si singulier, que je ne puis résister à la démangeaison de le raconter : le voici ; on en pensera ce que l'on voudra ; mais il faut dire la vérité dans tout, & c'est mentir à la société que de ne lui montrer que la lisière du drap & le bon côté de l'étoffe.

Au reste, je dis ce que je pense, ce que je vois, ce que je verrai toujours tant que je serai affecté de la maniere dont je le suis à présent : cela suffit pour écarter les équivoques, les interprétations, les mal-compris on saura du moins à quoi s'en tenir sur ma façon de penser.

Après m'être vu long-temps entouré d'objets plus effrayans les uns que les autres, ils disparurent tous enfin à mes yeux, pour me laisser remarquer auprès de moi la figure d'une belle femme qui tenoit des livres d'une main & un sceptre de l'autre ; l'éclat de son visage & ses yeux pleins de feu annonçoient en elle quelque chose de divin ; sa taille étoit celle de l'espece humaine, mais d'une telle proportion, que les peintres n'ont jamais rien vu de semblable.

J'allois me prosterner & lui rendre le tribut d'un hommage mérité : le sourire enchanteur vint enentrouvrir ses levres ; elle me fit signe de la suivre dans un petit sentier qu'elle prit aussi-tôt. Nous n'eûmes pas fait vingt pas dans ce sentier, que

je m'apperçus qu'elle grandiſſoit étonnemment ; bientôt même ſa tête s'éleva juſqu'aux cieux & ſe déroba toute entière au regard d'un foible mortel. Saiſi alors d'un ſentiment d'admiration mêlé de je ne ſais quelle crainte, je me tenois dans le plus reſpectueux éloignement ; je n'oſois faire un pas de plus : la ſcène changea tout-à-coup.

Elle venoit de prendre un autre ſentier qui me parut très-tortueux : je vis ſa taille redeſcendre graduellement à celle d'un Illiputien. Etonné plus que jamais, je me diſpoſois à lui en demander la raiſon : elle ne m'en donne pas le tems ; elle s'arrête tout-à-coup, ſe tourne de mon côté & ſouffle ſur moi.

Tel fut l'effet de ce ſouffle céleſte, nbà peine en fus-je atteint, il pénétra juſqu'au fond de mon ame ; tout mon être parut en être doublé : en même-tems de petites écailles de différentes couleurs tomberent de mes yeux, je vis pour lors un petit ſentier que je n'avois point encore apperçu. Je lus auſſi le mot *ſapia* gravé en lettres d'or ſur la poitrine de ma conductrice. Je ne doutai point que ce ne fut ſon nom, & je ne m'en ſentis que plus d'ardeur à la ſuivre dans ce nouveau ſentier qu'elle enfila.

Juſqu'à ce moment elle ne m'avoit point encore

adreſſé la parole : t'apperçois-tu, me dit-elle, en rompant ce long ſilence, que dans ce ſentier que nous venons de prendre, ma taille ſe maintient toujours la même, qu'elle ne hauſſe ni ne baiſſe. En effet, en y entrant, cette taille étoit redevenue d'une grandeur ordinaire; & quoique nous euſſions fait déjà bien du chemin, il ne me parut pas qu'elle fut augmentée ni diminuée. J'allois lui demander une explication; lorſquelle me ferma la bouche par ces paroles : je n'ai rien à te dire de plus que ce que tu vois & va voir dans l'inſtant; ce ſera à toi de te l'expliquer de la maniere dont tu jugeras à propos : contente-toi ſeulement de bien examiner la ſcène qui va s'ouvrir à tes yeux.

A peine eut-elle achevé ces mots, que j'apperçus une haute montagne couverte d'épaiſſes ténèbres & bordée d'un affreux précipice tout au tour.

Je témoignai à *Sapia* un vif déſir de monter à ſon ſommet. Ce fut ſans doute une choſe admirable que la manière ingénieuſe dont je fus hiſſé au haut de cette montagne; mais je ne puis la décrire; cette entrepriſe eſt trop au-deſſus des forces d'un ſimple mortel. Je me bornerai donc à dire que je ne fus pas le ſeul du voyage; outre *Sapia*

qui n'étoit vue que de moi, il y avoit avec nous un grand nombre de petits êtres qui nous étourdissoient par leurs vagissemens.

Arrivés sur cette montagne, nous nous retirâmes un peu à l'écart, pour contempler à notre aise les objets qui s'offroient en foule à nos regards. Trop près de ces objets, l'esprit aveuglé par le feu, la vivacité, la force & l'excès des passions, trompé & entraîné par l'illusion des sens, ne peut que tomber dans l'égarement; trop loin, dépourvu alors de cette douce chaleur du sentiment qui doit l'animer, l'éclairer, le conduire dans la recherche de la vérité, il doit s'en écarter sans cesse. Il faut se placer dans un juste milieu difficile à saisir, mais indispensable pour quiconque veut voir toutes choses dans la réalité de ce qu'elles sont, & non dans l'illusion de ce qu'elles paroissent. Ma premiere observation en arrivant sur cette montagne, fut que la pente en étoit extrêmement roide, & que la descente jusqu'à cet abîme dont elle étoit entourée, étoit aussi naturelle à l'homme que l'écoulement de l'eau d'une source qui rencontre un sol incliné.

A peine les petits êtres qui nous avoient accompagnés, eurent-ils mis le pied sur son sommet, que je vis une grande & belle femme dont ils avoient suivi jusqu'alors la direction machinale-

ment & par inſtinct, les abandonner à eux-mêmes, après leur avoir mis à chacun un bâton dans une main & un flambeau dans l'autre; le bâton ſans doute pour les aider à marcher, & le flambeau pour les éclairer dans leur route. Cette femme d'une taille majeſtueuſe, voilée de la tête aux pieds; hormis le ſein, dont une partie ſeulement reſtoit à découvert, les ſuivit quelque tems de l'œil, en leur ſouriant de ce ſourire de l'ame, dont l'expreſſion ne ſauroit être appréciée que par le ſentiment : ſoyez heureux, ô mes enfans? leur crioit-elle les larmes aux yeux; c'eſt l'unique vœu de mon cœur : vous en trouverez les moyens en faiſant un bon uſage des deux préſents que je viens de vous faire.

Leur flambeau ne m'avoit point paru allumé peut-être ne l'étoit-il point : mais ils n'eurent pas fait neuf à dix pas, que je le vis ſcintiller tout-à-coup, jetter enſuite une foible lueur; & enfin à meſure qu'ils avançoient, cette lueur s'augmenter inſenſiblement, juſqu'à devenir une lumiere très-éclatante.

Auſſi-tôt une autre femme ſe préſenta devant eux. Ses traits amis nettement diſtingués, parurent encore s'adoucir à l'éclat de leur flambeau & reſpirer tous les charmes d'une heureuſe tranquilité : elle portoit d'une main une grenade & de

l'autre une corne d'abondance. Nos voyageurs l'entourèrent & attendirent en silence l'oracle qu'elle se disposoit à prononcer.

Ne vivez que pour vous & votre espece, leur dit-elle; voilà des fruits, des plantes pour vous nourrir : *que tout soit à tous* & comptez sur le vrai bonheur tant que vous observerez cette seule & unique loi, cette loi naturelle & essentielle de toute association; elle est l'énoncé de l'ordre suprême de la nature qui vous a fait tous égaux, & vous a donné les mêmes droits au bonheur. Pour peu que vous y dérogiez, vous vous attirerez des maux qui passeront en nombre les perpétuels battemens de votre cœur; la somme de ces maux s'augmentera encore à l'infini par le nombre de vos regrets. Hélas! vous ne respirerez qu'avec douleur, vous ne jouirez qu'avec larmes : que dis-je! la vie ne sera plus pour vous qu'une maniere d'être par laquelle vous souffrirez de tout & ne jouirez de rien. Ce que vous appellerez alors votre bonheur, sera à peine un plaisir, ou plutôt ce sera une espece de repos ou d'intermède pendant lequel vous respirerez un instant & reprendrez des forces pour vous remettre à souffrir. Vous ne trouverez moyens de remédier à tous vous maux, que par une surcharge de nouvelles misères; car toutes vos idées seront autant d'erreurs, tous vos

pas autant de chutes : vous ſerez enfin ſi malheureux & ſi coupables, que vous ne pourrez plus être heureux que par des forfaits ; vous mourrez enfin déſeſpérés, après avoir toujours vécu dans le déſeſpoir.

Que tout ſoit donc commun entre vous ô mes enfans ! les peines comme les plaiſirs, les reſſources comme les beſoins ; incorporez-vous, ſi je puis m'exprimer ainſi, les uns dans les autres ; faites-vous de tous les ſentimens humains, un ſentiment univerſel, de toutes les facultés de raiſonner, une raiſon univerſelle ; ne formez plus qu'un corps, que ce corps n'ait qu'une ame, que cette ame qu'un eſprit, que cet eſprit qu'une volonté, que cette volonté tende conſtamment au même but, enfin que votre aſſociation ſoit à l'inſtar de celle qui exiſte entre le corps humain & ſes membres, (1) c'eſt à-dire, que toutes les parties ayent ces rapports qui les aſſimilent, ces liaiſons qui les rapprochent, cette proportion qui les lie, cette tendance générale au même but, laquelle

(1) Chaque membre dans un corps naturel, remarquez bien ceci, n'agit point que pour ſoi, il opere pour tout le corps & en opérant ainſi pour tout le corps, il opere en même tems pour lui ; voilà préciſément l'inverſe de ce que nous voyons dans nos ſociétés actuellement exiſtantes.

peut ſeule les y conduire & leur donner dans la marche la facilité des mouvemens & dans les opérations cette perfection qui les garantit.

Etabliſſez enfin cet ordre qui maintient la dignité des Chefs, la conſidération des Membres, qui conſerve à tous ſes droits & à chacun ſa place.

Alors comme les parties de votre aſſociation correſpondront les unes aux autres, elles ſeront auſſi toutes d'accord ; au lieu de s'éloigner du but commun, elles y avanceront ; au lieu de ſe croiſer & de s'embarraſſer dans leurs mouvemens, elles s'entraideront; au lieu d'être toujours agitées, toujours pouſſées en ſens contraire, elles arriveront à un même réſultat.

Alors cette aſſociation ſera vraiment organiſée comme il lui convient de l'être ; comme un corps naturel elle ſubſiſtera par le même principe & ſuivant les mêmes rapports. Alors vous éprouverez que dans cet état la ſomme des maux infiniment moindre que celle des biens, eſt comme l'unité à 100, 000. Adieu, mes enfans ; n'oubliez jamais, s'il eſt poſſible, qu'il ne faut jamais ſacrifier le bien qui ſe rencontre, à l'eſpoir d'un mieux impoſſible à trouver, que s'il exiſtoit des poſſeſſeurs privilégiés parmi vous, chaque individu ſeroit ſeul contre tous, & tous ſeroient

contre un ſeul. Cette femme les quitta après leur avoir parlé ainſi.

Ils ſe mirent auſſi-tôt en devoir d'exécuter ce qu'elle leur avoit recommandé. C'eſt alors qu'ils commencèrent à ſe regarder, à ſe reconnoître, à ſe rapprocher les uns des autres, à s'éclairer mutuellement, à former entr'eux une ſociété uniquement fondée ſur la communauté de tout, à marcher tous enfin de compagnie & comme ſur une même ligne. Quel admirable concert je vis régner dans leurs mouvemens, dans leurs volontés, & dans leurs actions ! ſi l'un chanceloit, il étoit auſſi-tôt ſoutenu par les autres ; s'il tomboit, on le relevoit ; s'il avoit de la peine à marcher, on l'aidoit ; s'il ne pouvoit faire un pas, on le portoit, & ce fardeau partagé entre tous, étoit preſque nul pour chacun : la douleur ou le plaiſir d'un ſeul ou de l'individu, étoit la douleur & le plaiſir de tous ou de l'eſpece ; ils jouiſſoient ainſi ou ſouffroient les uns dans les autres ; le bonheur ou le malheur particulier faiſoit le bonheur ou le malheur général *& vice verſâ.* (1) Bornés

---

(1) Qu'on ne croit pas que je m'exagère ici à plaiſir, la bonté naturelle de l'homme, ſa ſenſibilité aux maux de ſes ſemblables. Il eſt certain que tous les animaux de quelque

à l'ufage de leurs fens, ils oublioient le moment qui paffoit & n'étoient point inquiétés par le moment qui alloit fuivre : n'agiffant jamais que par la règle du befoin momentané, ils ne connoiffoient ni la crainte des préjugés, ni la chaîne des Lois, ni les fiftêmes des Théologiens ; chez eux la nature n'avoit d'autres Lois quelle même, d'autres principes que fes défirs, d'autres vertus que fon penchant, d'autres richeffes que fon bonheur : enfin il n'y avoit parmi eux, ni Lois ni Rois ; mais auffi ni démêlés, ni brigans, ni meurtriers ; point de commodités ; mais auffi point d'embarras ; point de propriétés, mais point d'indigence, point de fciences, mais point d'erreurs : ils ne voyoient que ce qu'il leur importoit de voir. En un mot la nature n'étoit point affez peu confultée parmi eux, pour qu'ils fuffent faits d'une façon, & qu'il leur fallut abfolument vivre d'une autre ; pour que l'opinion fût tout & la réalité

---

efpece qu'ils foient, naiffent avec le fentiment de la compaffion principe de cette fenfibilité. Frappez un chien dans la rue à fes cris, aux accens de fa douleur tous les autres répondront par leurs aboyemens & accoureront comme pour le défendre. J'ai vu tout un troupeau de cochons aller fur un chien qui en avoit mordu un d'entr'eux, & fans doute ils lui auroient fait un mauvais parti fi le chien n'avoit eu la prudence de fuir.

rien. Ils étoient heureux sans doute. Oui, leurs cœurs n'étoient occupés que de plaisirs, ils n'avoient jamais soupiré la tristesse & n'avoient encore palpités que de joie & d'espérance. Chaque jour l'être suprême recevoit l'hommage confus de ce cœur invité à la reconnoissance par le bonheur, Leur simplicité ignoroit sur-tout cette fausseté de convention qu'on appelle politesse ; ils n'étoient ni jaloux, ni envieux, ni perfide, ils n'avoient aucune de ces passions que commandent nos sociétés actuelles & qu'on tâche envain de déraciner par l'éducation : ils dormoient tranquilles, non pas comme j'en connois sous le poids accumulé des crimes de vol, de fraude, de perfidie, de cruauté & d'oppression, mais dans la sécurité de l'innocence, mais unis par les plus doux liens de l'estime & de l'amitié fraternelle, hélas ! une telle association fut d'une courte durée !

Un monstre à jamais exécrable ayant, suivant l'expression d'un philosophe de ce siècle (1), enclos

---

(1) Rousseau, le bon, le vertueux, l'immortel Rousseau avoit sans doute raison quand il disoit & qu'il imprimoit que tous nos vices venoient de l'état de société ; mais il ne falloit pas en conclure, comme il a fait, que l'homme n'étoit pas né sociable absolument : il falloit dire qu'il n'étoit pas né sociable

au terrein d'une haie, s'avisa de dire un jour *ceci est à moi*, tout fut perdu. Ces mots à peine lâchés, tous ces êtres entrerent en convulsions: ils se précipiterent, ils se ruerent les uns sur les autres, pour s'arracher réciproquement ce que chacun vouloit s'approprier, ils se seroient tous précipités dans l'abîme si une femme n'eut paru à propos au milieu d'eux pour suspendre la fureur de leurs mouvemens.

Cette femme à l'œil faux, au regard louche; portoit aussi dans sa main une pomme de grenade; mais de plus elle étoit appuiée sur un Code de Loix.

Après avoir décoré des beaux noms de politique & de science de gouvernement cette force active & soutenue qui tend à détruire la réaction naturelle des corps comprimés; cette étude réfléchie des préjugés, de l'ignorance & de la foiblesse des peuples pour les diviser, pour les réunir suivant les occurrences & les enchaîner au char d'un ou de plusieurs maîtres; cette attention perpétuelle à les maintenir sous le joug; tantôt par des faveurs passagères; tantôt par des surcroits de fardeaux gradués & insensible, le plus souvent

---

à la manière dont il l'est présentement. En effet, toutes nos sociétés sont contre nature, & je crois bien que les hommes ne furent jamais nés pour une telle sociabilité.

par la crainte & par l'appareil de la puiſſance ; enfin cette combinaiſon des interêts reſpectifs des coaſſociés, cette exacte vigilance ſur leurs projets ſur leurs démarches & ſur leurs moyens : après avoir fait un diſcours ſelon ſon ame, plein d'artifice dont le réſultat étoit que chacun devoit faire comme le premier, enclore un terrein comme le premier, le travailler, le cultiver pour ſoi tout comme le premier ; enfin après leur avoir donné une ſimple idée de la juſtice diſtributive, elle termina par leur dire en donnant une nuance de plus à ſon air naturellement dur & rébarbatif : je vous impoſe la loi de ne vivre que pour moi ; ſouffrez que pour votre bonheur je ne vous laiſſe rien de ce qui doit rendre heureux ; vous n'aurez ni fruit, ni plante, ni quoique ce ſoit au monde, rien de ce que vous poſſéderez ne vous appartiendra, rien ne ſera à perſonne : l'uſage de tout ſera le partage de deux ou trois de mes favoris qui vous en feront la part qu'il jugeront à propos : ceux-ci effectivement vous donneront tout ce qu'ils ne vous ôteront pas, ce ſera par leur permiſſion que vous reſpirerez, par leur bonté que vous ramperez ſur la terre ; par leur générofité, leur humanité que vous ne ſerez point foulés aux pieds comme l'herbe des champs, ou écraſés comme l'inſecte inſenſible : ceux-ci dévoreront tout ce qui n'eſt point

eux, l'intérêt ſera le mobile de leurs vertus mêmes, ils s'aimeront à l'excluſion de tous les êtres, rien ne les intéreſſera hors d'eux, rien ſans eux, tout pour eux.

Avant que de les quitter, elle leur laiſſa ſon Code de Loix, & pour Miniſtre, Conſeiller, une femme dont l'aſpect me fit reculer d'horreur tant elle me parut hideuſe. Des yeux creux & perçans, une bouche de chaque côté de laquelle découle une ſanie livide, fidele emblême du venin qu'elle ne ceſſe de répandre, un front où ſe cache les ſoucis les plus dévorans ſous une apparente tranquillité, tous les traits d'une phyſionomie baſſe, abjecte & ſcélérate, mais ſuſceptible d'une feinte douceur, une taille giganteſque que l'on croiroit robuſte; mais réellement un corps débile qui ſe ſoutient à peine & marche d'un pas chancelant : tel étoit le monſtre qu'elle leur recommanda d'écouter en tout, & qu'elle chargea particulièrement du ſoin de faire exécuter ſes Lois, ou d'en créer de nouvelles ſuivant les occurrences.

Celle-ci eut d'abord beaucoup de peine à gagner les eſprits; ſa figure, ſes diſcours, tout en elle dégoûtoit, révoltoit : mais peu-à-peu on ſe fit à la voir; peu-à-peu on ſe fit à l'entendre; bientôt cette figure ſi repouſſante n'eut rien que de ſupportable; du moins ne leur cauſa-t-elle plus ce fré-

missement d'horreur involontaire qu'on éprouve à l'aspect d'un objet antipathique ; bientôt ses discours furent regardés comme fondés & très-raisonnables ; bientôt ils ne virent que l'utilité des Lois qu'elle proposoit & non l'usage que les fripons pouvoient en faire pour les dépouiller : ils les adoptèrent.

Avec le temps cette femme gagna toute la confiance de ces malheureux, & acquit un tel ascendant sur leur esprit, qu'ils se laisserent guider, gouverner, subjuguer entièrement par elle.

Livrés alors à l'impulsion de son funeste génie, ils ne connurent plus d'autre raison que sa volonté, d'autres penchants que ses goûts, d'autres sentiments naturels que ses rêveries, d'autres devoirs à remplir que mille caprices à essuyer, mille sottises à respecter ; d'autres plaisirs ; d'autre bonheur, enfin. que de lui faire le sacrifice de leur liberté, & l'abandon de tous leurs droits. Dieu sait comme elle en usa !

Leur caractère primitif ne tarda point à changer ; il éprouva la plus étonnante révolution : il devint entièrement factice. Chacun inspiré par son intérêt propre, ne trouva plus de mal qu'à être mal ; on ne pensa plus qu'à soi sans s'inquiéter des autres ; on méconnut pere, fils, épouse, ami, maîtresse, amant ; ou on ne les re-

connut que pour les tromper. L'homme social ne fut plus l'homme libre ; il appartint propriétairement à celui de qui il pût tirer sa subsistance ; il devint son esclave, sa bête de somme : car tout fut pris d'avance dans la société ; ce fut à qui se rendroit plus habile à posséder ; l'inégalité des moyens amenant l'inégale répartition des propriétés, des richesses, le bonheur de l'un ne fût plus attaché qu'au malheur de l'autre ; & delà le renversement de l'ordre même qu'on avoit voulu établir. Pour que celui-ci gagnât, il fallut qu'un autre perdît ; pour qu'il s'avançât, il fallut qu'il déplacât quelqu'un ; pour qu'il montât il fallut qu'il mît le pied sur la tête de tout le monde ; enfin, chacun se fit une loi de conserver ce qu'il avoit, & d'usurper tout ce qu'il n'avoit pas.

Tous les rangs furent aussi assignés par le hazard de la naissance ; & la seule voie pour percer, fut celle de la bassesse, de l'intrigue & de la flagornerie : toutes les places, tous les emplois, tous les honneurs devinrent ainsi la proie de la sottise & de la nullité (1) : rien ne servit, comme de ne rien mériter.

---

(1) Que de gens dans ce monde à qui l'on n'a donné un emploi, une place que parce qu'il y falloit quelqu'un, & qui cependant ne saluent personne, & tiennent leur fierté avec courage !

On vit l'honnêteté, le travail & la vertu semer & cultiver, & le vice pareffeux récolter & jouir : on vit des riches & des indigens; les uns mourir d'indigeftion & les autres d'inanition : ceux-là, bercés dans une vie molle & inutile, regorger de jouiffances de toute efpece; ceux-ci prêts à périr faute du ftrictement néceffaire, n'avoir d'autre nourriture que celle de leurs larmes, & d'entretiens que ceux de leurs fouffrances. On vit des fripons, des voleurs, des efcrocs; car la propriété, principe conftitutif de cette nouvelle affociation, qui devoit être inviolable & facrée, ne le fut pas cependant, parce qu'il étoit impoffible qu'elle le fût, quelque moyen que l'on prît pour cela. On vit des hommes, vils arômes, jettés, fans favoir comment, par les courants du hazard, fur ce point imperceptible, fur ce petit amas de boue qu'on appelle terre, fiers de leur indignité ou d'un mérite qui n'étoit pas le leur (1), écrafer les autres de leur orgueil, fe croire d'une efpece bien fupérieure, & fruits abâtardis des plus généreux peres, tomber dans tous les vices,

(1) Il faut fouffrir, dit-on, ce qui eft; la tolérance des abus n'en eft pas un en matière d'ufage & de politique, & l'indignation déplacée eft un excès. Mais ceux qui parlent ainfi, n'auroient-ils pas quelque intérêt à perfuader ?

dans l'oubli de toute pudeur qu'on reproche à la plus vile canaille, ne se distinguer d'elle que par des mœurs plus corrompues, que par une plus grande insensibilité morale, qui leur faisoit perdre tout respect pour soi-même & pour les jugements de leurs contemporains, & les rendoit incapable de s'élever aux grands sentiments de leur destination, incapables d'aucuns mouvements généreux; en un mot, se couvrir chaque jour d'ignominie, sans le sentir, & mettre leur gloire à devenir des monstres en tout genre de scélératesse. On vit des ambitieux, des hypocrites, des insatiables......... : mais à quoi bon accumuler les noms des passions & des crimes, tandis que je puis les comprendre tous dans un seul mot, sous une seule dénomination ?....... On vit des P... des D... des F... ou de ces gens qui savent flatter avec le plus de bassesse, ramper le plus indignement, tromper avec le plus d'habileté, se dépouiller avec le plus d'effronterie, de ces foiblesses qu'on appelle honte, compassion & conscience, & atteindre ainsi le plus haut dégré de perfection dans l'art de commettre le crime avec plus d'aisance & de légéreté; devenir l'homme envié, que les scélérats subalternes regardent avec respect, l'homme qui est sûr de faire sa fortune. Enfin, l'on vit tous ces êtres

n'être plus unis entr'eux que par l'occasion de se nuire; devenir durs avec politesse, humains avec orgueil; sociables par intérêt, désintéressés par amour-propre, & bienfaisants par ostentation; n'avoir que l'apparence des vertus, & la réalité de tous les vices; se croire véritablement vertueux en se vantant de l'être. On vit chaque jour, chaque moment, se commettre quelque injustice; une loi violée, un ordre poussé à l'excès, un autre éludé, un innocent opprimé, un orphelin volé, un ignorant avancé, un méchant applaudi, la vertu effrayée, le crime encouragés. On vit des concussions, des exactions, des forfais heureux, le mérite persécuté, des biens fragiles, des plaisirs qui passent, des maux qui restent, la misere dans toute son horreur.

Les choses en étoient à ce point, lorsque leur perfide conseillère, pour completter sans doute l'aberration de leur cœur & de leur esprit, & les attacher à elle par des nœuds indissolubles, s'avisa un jour de leur persuader qu'ils devoient éteindre leur flambeau, & confier leurs démarches à la lueur foible & incertaine d'une lampe qu'elle tira de dessous sa robe. Ils la crurent; car quoi de plus naturel aux malheureux que de chercher à être mieux? Ils la crurent, dis-je, & leur misere fut comblée: dès ce moment ils furent

tout-à-fait dégradés, dénaturés, avilis; ils ne me parurent plus que des ſinges engourdis, qui parlent ſans idée, & agiſſent ſans mouvement: dès ce moment ils donnerent tête baiſſée dans les plus monſtrueuſes erreurs: dès ce moment ils ne furent plus véritablement pourquoi ce qu'ils deſiroient échappoit toujours à leur deſirs; ils réfléchirent vainement ſur la biſarrerie de leur ſort, qui ſembloit avoir exprès combiné de toutes les manières, & rapproché les objets les plus oppoſés, pour les rendre les êtres les plus miſérables de la terre: dès ce moment ce qu'on appelle bien & mal fut relatif à l'intérêt de ceux qui les opprimoient; il ne fut plus permîs à l'eſclave ſurchargé de ſa chaîne d'en déplorer la peſanteur: dès ce moment on vit s'établir parmi eux des principes contraires à l'inſtinct naturel, à l'uſage des paſſions, à la jouiſſance de ſoi-même & des autres; & la vie fut chargée de tant d'entraves, qu'il ſembloit qu'on craignit d'être heureux: dès ce moment tout ce qui eſt bien dans l'état de nature, devint mal dans l'état de ſociété: hélas! dès ce moment auſſi ils n'eurent plus de bonheur à attendre dans cette vie; ce qu'ils appellerent de ce nom, ne conſiſta plus qu'à n'être point réduit au dernier dégré de déſeſpoir; ce qu'ils ſouffrirent fut un ren-

grègement de maux, capable d'ébranler la conſtance de l'ame la plus intrépide; chaque objet qui les attacha, & dont ils jouirent, fut une occaſion prochaine de douleurs & de regrets cuiſants : enfin, dès ce moment ils ne connurent plus que des privations, ils ne ſentirent plus que les loix qui les conſacroient comme des devoirs. Vouloient-ils, par exemple, quelque choſe de naturellement juſte, comme de manger dans leur faim; ces loix les menaçoient de la mort, s'ils oſoient toucher au bien d'autrui : vouloient-ils mourir, dans cette impoſſibilité de vivre, une autre loi plus impérieuſe le leur défendoit.

Accablés, déſeſpérés d'une ſi affreuſe ſituation, au lieu de regarder aux liens dont ils étoient garottés, au lieu de les couper, au lieu même d'écouter de forts & brulants génies qui les y encourageoient en leur criant ſans ceſſe : mes amis, le moyen de briſer vos fers eſt d'en frapper vos maîtres. Ces maîtres, vos tyrans, à qui tout paroît bon pour vous tourmenter, que vous nourriſſez dans les plaiſirs oiſifs, & qui vous remercient de leur pain en vous dérobant le vôtre; vous marcheront ſur le corps tant que vous vous tiendrez à terre : ce n'eſt qu'en vous abaiſſant qu'ils ſe tiennent élevés; qu'en vous dépouillant qu'ils ſe parent; qu'en vous affamant qu'ils s'engraiſſent; qu'en reſſerrant vos chaînes qu'ils peu-

vent ſe targuer de leur liberté, & ſe délier eux-mêmes des devoirs que leur barbarie vous impoſe : mes amis, votre foibleſſe fait la peſanteur de ces chaînes ; le courage les briſe lorſque la lâcheté s'en laiſſe accabler : au lieu, dis-je, d'écouter ces hommes de génie, ces grands hommes de vertu, ces précepteurs de la raiſon humaine, ils s'occuperent à imaginer différentes allures, différentes marches ; ce qui ne fit que redoubler les ruſes, les vols, les crimes les guerres & le trouble des eſprits.

Alors je les vis errer confuſément ſur la montagne, & deſcendre dans l'abîme ; ils ſe heurtoient, ils marchoient comme égarés ; leurs diſcours, leurs geſtes exprimoient l'incertitude de leurs démarches ; alors je vis........ mais qui pourroit décrire cet océan de maux, de vices & d'erreurs qui vint les aſſaillir : qui pourroit les compter, qui pourroit ſoutenir la vue de cet affreux & déchirant tableau ! de combien de crime, grand Dieu ! de guerres, de meurtres, de combien de miſeres & d'horreurs mes yeux ne furent-ils pas les témoins !

Je me bornerai à dire ſeulement que j'en vis quelques-uns, malgré leur petiteſſe extrême, occuper ſeuls de grandes places ſur la montagne, ils paroiſſoient encore inquiets, agités, chacun

s'évertuoit à pouſſer l'enceinte de ſable dont il s'enveloppoit. Le plus grand nombre d'autres, rebut de cette fourmillière avoit à peine la liberté d'occuper chacuns le petit eſpace que pouvoit meſurer leur corps ; ils erroient çà & là comme des troupeaux de moutons pourſuivis par des loups ; ils fuyoient déſeſpérés, pleurant, gémiſſant, déteſtant & maudiſſant leur ſort, s'abattant de douleur à chaque pas, pouſſant des cris, faiſant des plaintes à fendre tous les cœurs ; j'en vis d'un autre côté acharnés avec fureur à s'entredétruire, pour ſe rendre maîtres d'une place vacante, ou pour en chaſſer les poſſeſſeurs. Une plus grande quantité de ces infortunés, emportés par des vents impétueux, tomboient comme des nuées de ſauterelles dans l'abîme obſcure qui entouroit la montagne : d'autres près à s'y voir précipiter, tâchoient de reſter attachés à ſa ſurface gliſſante ; d'autres y roulant déjà, s'accrochoient à des racines qu'on leur coupoit barbarement ſous la main ; d'autres y étoient plongés par ceux mêmes dont ils imploroient le ſecours ; d'autres ne remercioient ceux qui les avoient ſecouru, qu'en les y précipitant ; d'autres, enfin, las de lutter contre leur affreuſe miſere, s'y jettoient volontairement ; ils croyoient ſe délivrer ainſi de leur malheur lorſque le plus grand de

tous étoit d'y ſuccomber (1) : enfin, tous, & je n'en excepte pas un, dévorés d'ennuis, de rage, d'inquiétude & de douleurs, s'y attiroient, s'y pouſſoient par des avis trompeurs, ou s'y conduiſirent les uns les autres par de déteſtables ruſes.

Mon cœur étoit véritablement navré, il nageoit dans les larmes, & pas une ſeule ne s'écouloit de mes yeux. Hélas! les infortunés! m'écriai-je, après quelques moments de réflexions déchirantes, s'ils ſont ennemis les uns des autres, s'ils ſe font tout le mal qu'ils peuvent s'imaginer, c'eſt malgré eux, ils y ſont forcés.

Pourquoi ont-ils le plus grand intérêt à ſe haïr? pourquoi la ſociété, (2) par ſon principe & ſes loix conſtitutionnelles, les a-t-elle rransformés en autant de bêtes féroces, toujours prêtes à s'élancer les unes ſur les autres? pourquoi les condam-

(1) Quel miſérable être que celui qui ne peut ſupporter ſon exiſtence! Voilà pourtant à quoi nous réduit l'état de nos ſociétés actuelles; on y reſpire l'air comme poiſon.

(2) Une ſociété, dit-on, un gouvernement eſt bon là où le plus grand nombre eſt heureux; & moi je ſoutiens qu'il eſt mauvais s'il y a un ſeul malheureux; & s'il y a un ſeul homme malheureux, je ſoutiens qu'il y en a dix, qu'il y en a cent, je ſoutiens qu'ils le ſont tous.

ne-t-elle à être perpétuellement aux prises avec leurs semblables, à ne se désaltérer qu'en pompant leur sang, à ne se nourrir que de leurs entrailles, à ne respirer qu'en s'étouffant réciproquement; à ne jouir enfin d'aucune espece de bonheur s'il n'est acheté aux prix du sang & des larmes de leurs malheureux associés? Faut-il qu'ils soient dénaturés, parce que leurs pères ont été absurdes? Faut-il.......... mais comment ne voit-on pas que c'est toujours le malheur, l'indigence, la misere qui cause tous les désordres, trop généralement attribués à l'ignorance & à la barbarie des hommes? Maudite propriété! monstre! furie sortie des enfers, qui auroit dû être ton éternel séjour! quel nuage affreux de malheur tu as formé sur nos têtes! car il n'en faut plus douter, tu es la véritable cause du mal moral: en anéantissant, ou plutôt en voulant anéantir dans l'homme son droit à tout; droit sacré, naturel, imprescriptible, i naliénable, qui découle nécessairement du premier de tous les droits, celui du bonheur; tu n'as fait que détruire au lieu d'édifier; tu n'as fait que bouleverser au lieu d'ordonner; tu as ressorti, en un mot, tous tes effets. Oui, c'est toi que nous figure cette malheureuse boîte de Pandore, si fatale à tous les humains. C'est de toi, enfin, comme d'une

ſource empoiſonnée que ſont ſortis tous les maux, tous les vices, tous les crimes qui infectent la ſociété, & nous font haïr l'homme juſque dans nous-même. Tes principes injuſtes ne peuvent faire que des eſclaves injuſtes, diviſés, mécontents d'eux-mêmes & de leurs aſſociés, continuellement occupés à ſe ſupplanter réciproquement, ingénieux à ſe tourmenter les uns les autres ; en un mot, ennemis de leur propre bonheur, & de celui de tous les êtres dont ils ſont environnés.

Tu as raiſon, me répondit *Sapia*, qui m'avoit laiſſé donner un libre cours à mon indignation, tes réflexions ſont fort ſages : croyez, en effet, qu'on n'eſt méchant que faute d'être heureux. Malheureux, nous voulons rendre malheureux ceux par qui nous le ſommes.

L'homme n'eſt pas né méchant, ainſi que le penſent quelques rêveurs atrabilaires, d'après d'autres rêveurs atrabilaires : il n'eſt pas né bon non plus ; mais il devient l'un ou l'autre ſuivant l'intérêt qu'il a à le devenir, ſuivant qu'il y eſt forcé par le deſir du bonheur, deſir qu'il apporte au monde en naiſſant, & qui tient plus que ſa peau. L'homme ne veut qu'une choſe uniquement ; c'eſt d'être heureux ; mais il veut l'être autant que le deſir du bonheur a lui-même d'étendue ; car il étend ce ſentiment autant qu'il peut, &

cette ambition eſt ſans doute raiſonnable, ou tous les attraits de la nature ſont des piéges. Il en épie donc toutes les occaſions & tous les moyens, avec la plus grande attention. S'il ne peut l'être par des voies directes, il le devient ou tâche de le devenir par des voies indirectes; s'il ne le peut par des vertus, il le devient par des vices, il le devient par des forfaits; en un mot, il tend inceſſamment au bonheur, & cela de toutes les manières & avec le moins de frais poſſible: tous les moyens lui ſont bons pour parvenir à ce but. C'eſt donc à la ſociété, en ſe conſtituant, à ſe conformer à ce deſir de l'homme, à ne point faire des loix ni créer des vertus qui y ſoient contraires: car ce deſir fait partie de ſon eſſence, il ne peut être changé ni même modifié.

En effet, pourquoi les hommes s'entredéchirent-ils dans la ſociété? pourquoi ſont-ils les ennemis mortels les uns des autres? Pourquoi? la grande raiſon de tous vos débâts, de tous vos projets, de toutes vos querelles, de toutes vos démarches, c'eſt qu'il faut être heureux. *Il faut être heureux!* voilà la loi ſuprême!.... La grande néceſſité! ... le mobile univerſel! ... *Il faut être heureux!* il le faut, & nul être qui ne ſoit d'abord aſſervi à cette condition, ſi douce pour les uns, & ſi dures pour les autres. *Il faut*

être heureux ! & c'eſt pour cela que les jours & les nuits ſe ſuccèdent. *Il faut être heureux !* & c'eſt pour cela que les Princes ont une cour, les Rois des armées, les grands des flatteurs, & les riches des amis. *Il faut être heureux !* & c'eſt pour cela que les hiſtoriens mentent, que les poëtes flattent, que les philoſophes ſe perdent dans des chimères, que les moraliſtes connoiſſent ſi peu le cœur humain, que les orateurs ne ſavent qu'arranger des mots vuides de ſens, que les juriſconſultes expliquent tout ce qu'ils embrouillent, que les médecins ne ſemblent faire des ſyſtêmes que pour abréger vos jours, que les politiques enfin n'écrivent ſur l'adminiſtration que pour avoir des places. *Il faut être heureux !* oui : qu'on réfléchiſſe bien ſur le tableau de la vie humaine, ſur les vertus & les forfaits, & l'on verra qu'on doit tout rapporter à ces mots, *il faut être heureux.*

Si l'homme apportoit autre choſe en naiſſant qu'une aptitude à ſentir & conſéquemment à devenir bon ou méchant, ſuivant les circonſtances dans leſquelles il ſe trouve ; s'il étoit décidément né l'un ou l'autre : alors l'éducation ne pourroit rien ſur lui ; alors il ſeroit tel, en dépit de tout effort contraire ; car la nature eſt invincible : *quod natura dedit tollere nemo poteſt :* car la nature ſur-

tout ne change point tant qu'elle ſubſiſte; car elle ne peut varier dans ſes principes que par la déſunion de ſes principes ; car enfin elle ne peut ceſſer d'être ce qu'elle eſt naturellement qu'en s'anéantiſſant.

C'eſt donc une contradiction manifeſte de dire que l'homme puiſſe naître bon ou méchant, & ceſſer d'être l'un ou l'autre, au moyen de l'éducation qu'il reçoit : tout ce qui peut ſe détruire en lui, ſans détruire ſa nature, n'appartient point à ſa nature.

En outre, ſi, comme on le dit, il étoit né bon, il auroit un ſentiment inné de juſtice & de bonté; ce ſentiment, comme celui de la douleur & du plaiſir phyſique, ſeroit commun à tous les hommes, au pauvre comme au riche, au petit comme au grand, & il diſtingueroit à tout âge le bien du mal.

De même s'il étoit né méchant, il ſeroit ennemi de l'ordre; il ſentiroit une averſion inſurmontable à faire le bien : loin d'y trouver du plaiſir, il ne le feroit qu'avec répugnance; il ne le feroit qu'avec remords; en un mot, il ſeroit malheureux par ce bien qu'il feroit, comme d'une choſe oppoſée à ſa nature, & qui répugneroit à ſa nature.

Concluons donc, puiſque l'expérience nous démontre

démontre le contraire, que les hommes ne ſont naturellement ni bons ni méchants, mais qu'ils deviennent entr'eux néceſſairement l'un ou l'autre, ſelon qu'un intérêt conforme ou contraire les réunit ou les diviſe.

L'homme actuel eſt méchant : c'eſt une vérité de fait & d'une telle évidence, qu'il faut être bien imbécile pour ne s'en point appercevoir, ou bien ſot pour n'en pas convenir. Tous les hommes ſe haïſſent, cherchent à ſe nuire, & ſe font une guerre perpétuelle : ce qu'ils appellent amitié n'eſt qu'une eſpece de trève qu'ils violent à la premiere occaſion, & ſous les plus lègers prétextes (1). Le ſpectacle de la ſociété n'offre qu'une multitude d'êtres deſtinés à s'entredévorer : il ſemble que la conſervation de chaque individu ſoit attaché à la deſtruction de toute l'eſpece.

Mais qui pourroit avoir la témérité de ſoutenir qu'ils ſont naturellement de ſi méchantes créatures ? Qui les a rendu telles ? quelle violence n'a-t-on pas dû faire à l'humanité ; quelles cruautés, quelles longues malverſations n'a-t-elle

---

(1) A voir en effet la manière dont les hommes en agiſſent entr'eux, il ſemble qu'ils ſoient les uns contre les autres le ſecours des démons & l'inſtrument de leurs fureurs. O mes amis ! plaignez-moi donc de vous ſavoir ſi méchants !

pas dû souffrir, jusqu'à ce qu'elle ait pu devenir ce que nous la voyons présentement? Ce qu'il y a de bien certain, c'est que quand on entend parler de soulèvements, de guerres civiles & de révolutions violentes, on peut toujours présumer avec vraisemblance, que des vexations insurmontrbles y ont donné lieu. En effet, des hommes accoutumés à certaines lois, à un certain degré d'indépendance, peuvent souffrir infiniment jusqu'à ce que l'impossibilité de soutenir plus longtemps leur situation, rompe le charme, ou du moins jusqu'à ce que le désespoir leur donne le courage de mourir.

Ce n'est donc point la nature de l'homme qu'il faut accuser de sa méchanceté; & certainement la patience inconcevable avec laquelle la plupart des peuples se sont, de tous temps, laissés maltraiter par ses tyrans, seroit plutôt une preuve de sa bonté, de sa douceur originelle : mais c'est le principe même de toute association connue, principe qui divise les hommes au lieu de les réunir, qui les concentre en eux-mêmes, ou dans le moi, qui fait de chacun autant d'égoïstes, autant de petits despotes, qui voudroient que tous les autres ne fussent occupés que de ses plaisirs.

En effet, s'il existe au milieu de la société un principe qui se trouve en opposition avec la na-

ture de l'homme; ſi ce principe tend viſiblement à détruire en lui un droit naturel, qui peut bien être réprimé, contraint, mais jamais entamé ni anéanti; alors il n'en faut plus douter; c'eſt de là que vient tout le mal; c'eſt de là que vient ce déſordre qui règne dans le monde, tous les vices, toutes les erreurs & tous les crimes qui y abondent: car, quoiqu'on en diſe, il eſt certain que les vertus & les vices, & tout ce que les hommes appellent ainſi, ne ſont que des modifications de l'amour-propre ou deſir du bien-être, qui eſt dans le monde moral, ce qu'eſt l'attraction dans le monde phyſique; c'eſt-à-dire, le principe de tout.

Il eſt clair alors que les paſſions, eſſentielles à l'homme, inhérentes à ſa nature, & qui caractériſent l'être ſenſible, prendront parti contre ce principe en faveur de ce même droit; qu'elles s'exciteront toutes mutuellement à le défendre de cet ennemi commun; qu'elles emploiront tour-à-tour, & ſelon les circonſtances, la ruſe pour lui échapper, ou la force pour le repouſſer: il eſt clair qu'il y aura alors au milieu d'une ſociété conſtituée ſur ce malheureux principe, une lutte perpétuelle, une force réprimante & réprimée, une guerre déclarée ou ſourde, mais toujours ſubſiſtante, des paſſions contre ce prin-

cipe, & de ce principe contre les paſſions ; que ſi celui-ci parvient, à l'aide des loix ou d'une politique inſidieuſe, à les terraſſer, il ne pourra jamais les ſubjuguer entièrement ; qu'elles ſe ſoulèveront toujours contre lui, lorſqu'elles le pourront faire ſans riſque ; qu'elles tendront conſtamment à miner ſa puiſſance, & qu'ainſi cette puiſſance ne pourra jamais s'établir ſur une baſe ferme & durable.

Il eſt pareillement certain que de ce conflit perpétuel, naîtront des maux ſans nombre ; que dans le deſſein de remédier à ces maux, on projettera de nouvelles loix, auxquelles il ne manquera, pour être parfaites, que d'aller toutes ſeules, comme on l'a dit des ſtatues d'un ancien Sculpteur ; c'eſt-à-dire qu'il dépendra toujours de la volonté des ſujets de les obſerver ou de ne les pas ſuivre ; que ces mêmes loix, péchant toutes dans leur rapport avec la nature de l'homme (1), ne feront qu'accroître ſes maux

(1) Quand une loi ſe trouve en oppoſition avec les loix naturelles, qui doivent faire la baſe de toutes les loix politiques, qu'arrive-t-il alors ? Le petit comme le grand compoſe avec la loi & ſa conſcience : on l'élude.

On parle beaucoup d'une loi naturelle ; on la fait conſiſter dans cet axiôme : *ne fais point à autrui ce que tu ne voudrois pas qu'on te fît à toi-même.* Quant à moi je crois que

& les aggraver davantage. Tels seront les effets nécessaires d'un principe constitutif d'association en opposition avec cette même nature, ou, ce

---

ce n'est là qu'une maxime secondaire, qui découle d'un principe plus général, & la raison sur quoi je me fonde, c'est que cet axiôme n'est point applicable à tous les cas possibles. Par exemple, on seroit fort embarrassé d'en déduire les devoirs qui nous obligent envers nous même, il en est cependant & on ne peut le nier. De plus, je crois que pour montrer son rapport avec l'amour-propre ou l'amour du bien-être, seul & unique mobile de toutes nos actions, il conviendroit d'y ajou er : *sans quoi ils te feront ce que tu ne voudrois pas qu'ils te fissent.* Mais malgré cela, comme je viens de le dire, il me paroît trop insuffisant pour devoir être une régle générale de mœurs : puisque toutes les especes de devoir n'y sont point réductibles. Il est donc un autre principe en morale dont celui-ci n'est que le corollaire.

En effet, je crois en connoître un qui convient peut-être à tout ce qui est animé dans la nature, & dans ce cas supposé ce seroit un loi universelle pour tous les êtres physiques & moraux, ou doué du sens moral? mais pour ne parler ici que de ces derniers, je veux dire de l'homme, il n'y a point de doute que ce même principe ne lui convienne suivant tous les rapports possibles, soit dans l'état de société, soit dans l'état de non-société, supposé que ce dernier ait jamais existé : loi unique par conséquent pour lui, sur laquelle doivent être fondées toutes les autres loix, tant naturelles que positives; loi de plus gravée dans tout son être, tellement liée à tout son être qu'il ne peut sentir qu'il existe, qu'il

qui revient à la même chofe, avec un droit inaliénable, imprefcriptible, qu'il tient de cette nature, & telle eft la propriété adoptée généralement pour fondement de toute fociété.

Mais il réfulte de ce principe, demandai-je à *Sapia*, qu'il eft impoffible que la propriété foit

---

ne fente en même temps ce qu'elle lui prefcrit. Mais ce principe, cette loi, qu'elle eft-elle ? Rien de plus fimple & de plus conforme à la fageffe de Dieu, & à fa bonté infinie, c'eft : *conferve-toi ou fais ton bonheur ;* car fe conferver ou faire fon bonheur, c'eft *unum & idem*, une même chofe abfolument. Voilà ce que cet être bienfaifant par effence nous a ordonné & nous ordonne par notre raifon ; car cette raifon bien écoutée n'eft que Dieu lui-même, parlant à fes créatures : la vraie raifon n'eft que l'art d'être heureux ; c'eft la voix de l'intérêt perfonnel bien entendu. Au motif naturel de notre confervation qu'il nous infpire par la voie de la douleur & du plaifir, il en a ajouté une autre par révélation, mais toujours fondé fur le premier : *fais ton bonheur dans le temps, ou tu feras malheureux dans l'éternité.* Pour faire fentir toute la fécondité de ce principe, qui n'auroit aucune conféquence pour bien des gens ; je finis par un fillogifme qui le mettra dans la plus grande évidence, le voici :

Pour fe conferver il faut fuir tout ce qui eft nuifible, & rechercher tout ce qui eft utile ;

Or, le vice eft tout ce qui eft nuifible, & la vertu tout ce qui eft utile ;

Donc pour fe conferver il faut fuir le vice & rechercher la vurtu.

jamais inviolable & ſacrée. — Impoſſible — que nous ſoyons heureux & libre, par conſéquent — impoſſible — que nous ne ſoyons pas toujours méchant: — impoſſible — que vous étonneriez bien du monde ſi . . . — tant pire : la vraie philoſophie ne s'étonne de rien; elle prévoit tout, elle s'attend à tout; elle voit l'effet dans ſa cauſe: on ne s'étonne que de ce qu'on ne comprend pas. — Hélas! que va t-elle donc faire? m'écriai-je, en penſant à la Diète auguſte qui s'occupe en ce moment, avec autant de ſageſſe que de courage, de nos vrais intérêts, des intérêts de toute la Nation Françoiſe. En vain, répondit *Sapia*, on attaque l'édifice du menſonge; il eſt cimenté: on veut le reprendre ſous-œuvre; c'eſt une tâche bien plus pénible que ſi l'on vouloit le reconſtruire à neuf. Tes braves Repréſentants ſupprimeront bien des abus; ils te donneront une Conſtitution, un Gouvernement meilleur que celui ſous lequel tu gémiſſois depuis tant d'années: mais.......... à ces mots de *Sapia* je me réveillai, & je doutai aſſez longtemps ſi je n'avois fait qu'un ſonge.

Nota. Au mot Communauté de tout il me ſemble entendre tout le monde, grands & petits, pauvres & riches, & ſur-tout ceux dont les vues ne s'étendent pas plus loin que leur nez, s'écrier, ſe dire, ſe répéter, quelle idée!

c'eſt impoſſible ; mais je prie tout le monde auſſi d'obſerver que je ne conſeille rien, je fais voir ſimplement que la propriété rend les hommes ennemis des hommes, afin qu'on ne ſoit point étonné de ce qui a été, de ce qui eſt, & de ce qui ſera toujours. A l'égard de cette impoſſibilité qu'on trouve à établir une ſociété ſur le principe de la communauté de tout, j'avoue que je ne la vois pas auſſi grande qu'on voudroit me le perſuader. Je ſais que le gouvernement des anciens Patriarches n'avoit point d'autre baſe ; que celui des Otaïciens d'aujourd'hui n'en a point d'autre encore ; que les Jéſuites nous avoient donné un ſemblable modèle au Paragais ; & enfin que l'ancien gouvernement du Pérou avoit beaucoup de rapport à ceux-ci. Cela me ſuffit pour ne pas croire la choſe ſi impoſſible, du moins abſolument. En tout cas s'il eſt impoſſible d'ordonner ainſi la ſociété, il eſt donc impoſſible que nous ſoyons jamais heureux. Voilà ma conſéquence.

FIN.

De l'Impr. de CAILLEAU, rue Galande, N°. 64.